

“ La terre des lacs désormais ne verra plus ni val ni bocage ; si changé est son aspect !

“ Le Gaël ne peut dire dans ses bois déracinés et ses vallons jaunes où est sa vieille nourrice.

“ Sa vieille nourrice hésite, quand elle le voit en guenilles et hâvre, à reconnaître son fils.

“ Affamés à table, altérés parmi les coupes, notre hôte est le maître, et nous, maîtres, sommes esclaves.

“ Nous courons les bois et les sauvages déserts, étrangers chez nous, exilés dans notre Érin.

“ Érin est la barque emportée sur l'Océan, la tempête hurle, et ses flancs sont entr'ouverts.

“ Le Saxon fait rage, enflant ses flots autour d'elle. Ah ! soyons unis, ou les flots l'engloutiront !”

En applaudissant au remarquable talent déployé par M. Ferguson pour rendre toutes les intonations de ce bardif plaintif, je me demande pourquoi il ne l'a pas fait précéder, comme d'autres, d'un argument historique de nature à mettre en pleine lumière les événements auxquels la pièce fait allusion : assurément les Irlandais n'ont point besoin d'éclaircissements, mais les étrangers ne sont pas dans le même cas ; il est vrai que la poésie, malgré sa renommée d'exagération, pâlerait ici devant l'exposé historique. Le barde est resté bien au-dessous des chroniqueurs fidèles ; les moins suspects, et même des ennemis de race et de culte, nous font de la croisade anti-catholique déplorée par O'Gnive un tableau qu'on croirait chargé s'il s'agissait d'une autre femme que de la reine Élisabeth. Confusion des Anglo-Irlandais et des Celto-Irlandais dans une même proscription, exclusion de tous les catholiques du pays légal, dispersion des clans indigènes, extermination en masse de ce qui

n'est pas protestant, rivalité religieuse habilement allumée, organisation systématique du brigandage, du pillage, de l'incendie et de la famine, pacification de l'Irlande à l'aide de razzias ; voilà le sommaire de son histoire en 1580. Les détails nous offrent des scènes dont l'horreur n'a pas été surpassée en Vendée. Si la Convention pacifia le Bocage comme Élisabeth l'Irlande, en le réduisant en solitude, elle n'appela point la famine à son aide pour forcer le paysan à manger des chiens et des chevaux morts ; ses soldats ne trouvèrent point dans les chemins des gens morts de faim avec de l'herbe pleine la bouche. Les Carrier et consorts n'étaient que des écoliers auprès des Chichester, des Bagnal et des comte d'Essex. Ceux-ci ne se contentaient pas de brûler les moissons et de couper les arbres fruitiers pour affamer les villageois, ils ajoutaient à la violence la perfidie la plus insigne, et poignardaient d'une main en tendant l'autre amicalement : le festin offert par d'Essex à Fedlim O'Neil et à sa femme, qui, en quittant la table où ils s'étaient assis en amis, furent garrottés pour être conduits à Dublin et coupés en morceaux, fut la mise en action d'une incroyable légende celtique.

En présence d'atrocités pareilles, si quelque chose m'étonne, c'est le ton modéré du barde des O'Neil. Au lieu de la complainte larmoyante, c'est l'âme vengeur d'André Chénier qu'on s'attend à trouver, quand on a lu l'histoire. On sent ce qu'il eût fait, on sent ce que Byron eût écrit à la place d'O'Gnive. Dans une situation pareille, le Tyrtée rustique des Bretons, mis hors la loi, Guillaume Arvern commence bien aussi sur le même ton mélancolique sa cantate contre les *Bleus*, mais comme il arrive vite,